

Après avoir donné quelques ordres à sa servante, Mme Rosier se fit conduire rue Meslay.

Galoubet, Sylvain Cornu et les deux agents envoyés par le chef de la sûreté l'attendaient.

Ils étaient vêtus tous les quatre de costumes très simples, mais très propres.

La policière jugea convenable de ne les point déguiser et sortit en leur compagnie en leur recommandant de marcher derrière elle deux par deux, comme des gens qui vont à leurs affaires;

Ils obéirent et la suivirent silencieusement.

On gagna le faubourg Saint-Denis et la rue d'Enghien, et on arriva en face du grand bureau de poste de cette rue.

— Attendez moi... — dit Mme Rosier à ses hommes, du geste plutôt que de la voix.

Elle entra seule dans le bureau, s'approcha de l'un des guichets et demanda :

— Monsieur le receveur est-il visible ?

— Je ne sais pas madame... — répliqua l'employé à qui elle s'adressait et qui, — chose rare, presque invraisemblable, — était poli.

— Comment le savoir ?

— Veuillez frapper à la porte de son bureau...

— Où se trouve cette porte, je vous prie ?

— Sur votre gauche, au fond de la salle.

— Merci monsieur.

La policière se dirigea vers la porte indiquée et frappa.

— Entrez !... — cria une voix depuis l'intérieur.

Elle ouvrit, franchit le seuil, et à la question du receveur demandant quel était le motif de sa visite elle répondit en se nommant, en exhibant sa carte d'agent de sûreté, en expliquant ce qu'elle désirait.

Le receveur se mit à sa disposition avec empressement, se leva l'introduisit dans le bureau de service des employés, et se dirigea vers celui à qui incombait la distribution des lettres adressées *poste restante*.

— Avec vous, — lui demanda-t-il, — une lettre venant d'Angleterre sous la rubrique J. J. K. 50 ?

L'employé feuilleta un assez gros paquet de lettres qu'il tira d'un casier placé devant lui, et dit ensuite :

— Oui monsieur. — la voici...

— Eh bien ! — reprit le receveur, — vous allez laisser madame se placer près de vous de manière à ce qu'elle ne se soit point aperçue de la personne qui viendra réclamer la lettre, mais de manière à ce qu'elle puisse voir cette personne... — Soyez tout à ses ordres. — Affaire d'administration...

— Bien monsieur.

Mme Rosier remercia le receveur, qui la laissa dans le bureau et sortit.

— J'avais donné des instructions à mes hommes et je pensais m'installer auprès de vous... — dit Aimée Joubert.

— Etes, madame...

La policière sortit et rejoignit ses quatre agents.

Les fenêtres du bureau de poste donnent sur la rue d'Enghien.

Aimée Joubert avait remarqué que le guichet auquel on devait venir réclamer la lettre aux initiales J. J. K. 50 touchait au vitrage dépoli et que par conséquent elle-même serait placée tout près de ce vitrage.

— Écoutez moi, — dit-elle à Galoubet, à Sylvain Cornu et aux deux autres. — Je vais vous assigner des postes que vous ne devrez quitter sous aucun prétexte avant que moi-même je vous relève de faction...

— Bien, patronne...

La policière poursuivit :

— Vous, Galoubet, et vous, Sylvain, vous allez vous placer devant la devanture, l'œil et l'oreille au guet...

— Lorsque je frapperai trois coups contre le vitrage, c'est que la personne venue pour réclamer la lettre d'Angleterre aura cette lettre en sa possession et sera prête à sortir... — Aussitôt l'un de vous appellera les deux agents qui seront toute la journée dans une voiture en face du bureau... — Je sortirai alors, derrière le possesseur de la lettre et je vous le désignerai...

— Bien, patronne.

— Ainsi, c'est compris, dit Galoubet, vous frapperez trois coups à la vitre.

— On nous fera signe, ajouta l'un des agents de

renfort. Nous descendrons de voiture et nous empoignerons la personne que vous nous désignerez.

— C'est parfaitement ça. Trouvez vite une voiture, prenez-la à l'heure et faites-la stationner ici.

Un des hommes courut à la station du boulevard Saint-Denis et il en ramena un fiacre à quatre places dans lequel il s'installa avec son collègue.

— Sommes-nous ici pour longtemps ? demanda le cocher.

— Peut-être bien.

— Alors on se mettra au courant des nouvelles en grillant une *bouffarde*.

Et le cocher, en disant ce qui précède, allumait sa pipe et dépliait le *Petit Journal*.

Aimée Joubert, ayant placé son monde comme elle le voulait, rentra dans le bureau de poste et vint reprendre sa place près de l'employé, en vue du guichet où on devait venir réclamer la lettre arrivant de Londres.

\* \* \*

Dans l'institution de Mme Dubief la cloche invitant les pensionnaires à se lever tintait à six heures du matin.

Au jour où nous sommes arrivés, le concierge chargé de mettre cette cloche en branle s'était acquitté à l'heure habituelle de sa fonction quotidienne.

À six heures et demie les élèves descendaient aux salles d'études, et les ouvrières logées au dehors entraient dans le pensionnat.

Simone avait l'habitude d'être toujours la première à la lingerie.

Ses subordonnées furent donc très surprises de ne pas la voir à son poste comme de coutume en arrivant.

À huit heures elle n'avait point encore paru.

Les ouvrières s'en étonnaient et commençaient à s'en inquiéter.

— Elle s'est peut-être rendormie... dit l'une d'elles qui se nommait Justine et que nous avons vue trotant dans les dortoirs avec Simone qu'elle aidait à mener à bien sa besogne du samedi. Si on allait s'en assurer ?...

— Va frapper à sa porte, toi, répliqua une seconde ouvrière, et si elle s'est rendormie, réveille-la... Madame la gronderait si elle savait que nous ne l'avons pas encore vue, et elle est trop bonne fille pour qu'on ne lui évite point des ennuis...

— Tu as raison... J'y vais...

Justine courut à la chambre de Simone.

Elle frappa doucement d'abord, ne reçut pas de réponse ; frappa plus fort, toujours inutilement, et, craignant d'être indiscret en entrant chez la jeune fille, quoique la clef fût comme toujours à la serrure, elle regagna la lingerie.

— Eh bien ! demandèrent les ouvrières, vient-elle ?

Justine secoua la tête :

— Certainement elle n'est pas dans sa chambre... répondit-elle, j'ai frappé assez fort et assez longtemps pour la réveiller dix fois... Bien sûr que madame l'aura envoyée en course ce matin...

L'explication était vraisemblable.

On ne s'occupa plus de Simone et les lingères se mirent à la besogne comme si elle avait été présente.

Avant de se rendre dans les salles d'étude pour le travail du matin, les enfants entraient au réfectoire où on leur servait une légère collation.

À onze heures elles y retournait pour un déjeuner plus sérieux, et les employés de la maison prenaient ensuite leur repas à l'office.

La cuisinière, constatant l'absence de Simone, demanda où était la lingère.

Justine répliqua :

— Nous ne l'avons pas vue ce matin... Nous supposons que madame l'a envoyée dehors...

— C'est probable en effet...

On ne songea plus à la jeune fille.

Vers deux heures, le facteur du quartier, en tournée pour sa distribution, sonna à la porte du pensionnat et, en même temps qu'une lettre pour Mme Dubief, il en remit une autre à l'adresse de Simone.

La concierge porta la première lettre à l'institutrice qui se trouvait en ce moment dans la pièce lui

servant de bureau, et se dirigea ensuite vers les étages supérieures afin de remettre la seconde épître à destination.

Elle franchit le seuil de la lingerie où les ouvrières travaillaient en chuchotant et, faute de surveillance, chuchotaient plus qu'elles ne travaillaient.

— Est-ce que mam'selle Simone n'est pas là ?

— Non, et elle doit être sortie... fit Justine. nous ne l'avons pas vue aujourd'hui...

— Pas vue !... sortie ! répéta la concierge étonnée. Je vous garantis, moi, que mam'selle Simone n'est point du tout sortie. C'est moi qui ouvre la porte, et personne n'a mis les pieds dans la rue, excepté mon homme qui est allé payer les contributions.

— Possible, répliqua Justine, il faut bien cependant que mam'selle Simone soit quelque part, puisque j'ai frappé à sa porte et qu'elle n'a point répondu.

— Êtes-vous entrée dans sa chambre ?

— Non.

LVII

— Vous n'êtes pas entrée dans la chambre ? s'écria la concierge. Il fallait y entrer, sapristi !... Je parierais, moi, que mam'selle Simone dort encore.

— À deux heures de l'après-midi ! répliqua Justine.

— Et pourquoi donc pas ? Dame ! on était fatigué de l'autre nuit, où l'on s'était autant vaut dire point couché. Je vais la réveiller.

La bonne femme se dirigea vers la chambre de Simone, se garda bien de frapper à la porte, fit tourner la clef et entra brusquement.

La jeune fille était étendue dans la même position où nous l'avons laissée au moment du départ de Maurice.

— Croyez-vous qu'elle dorme d'un riche sommeil ! fit Dorothée en la voyant immobile et les yeux clos. Eh bien ! elle peut se vanter d'en prendre à son aise, la chère enfant.

À deux reprises elle appela :

— Simone ?... Mam'selle Simone ?...

La lingère ne répondit pas.

Dorothée s'approcha du lit, se pencha et prit la main de la jeune fille.

Soudain elle se redressa en poussant un cri rauque et recula presque jusqu'à la porte.

Son visage offrait une expression d'indicible terreur.

Elle avait trouvé la main de Simone froide comme du marbre, froide comme la main d'un cadavre.

En entendant le cri d'épouvante poussé par Dorothée, les ouvrières de la lingerie étaient accourues tout effarées, sans savoir pourquoi.

La concierge, les yeux hagards, les membres agités d'un tremblement convulsif, leur indiquait du geste le corps de Simone.

— Mon Dieu... Seigneur... qu'est-ce qu'elle a ? bégaya Justine qui, dans son effroi, pouvait à peine parler.

— Morte ! dit Dorothée d'une voix sourde.

Justine s'élança vers Simone.

Ses mains pressèrent la chair glacée.

À son tour elle recula terrifiée.

Cependant elle ne perdit point la tête et s'écria :

— Vite ! vite ! qu'on aille prévenir madame du malheur qui vient d'arriver.

Une des ouvrières s'élança dans l'escalier, le descendit comme une trombe et courut au bureau de l'institutrice.

Mme Dubief devint livide en apprenant la terrible nouvelle.

Elle gravit aussi rapidement que le lui permit son âge déjà mûr les marches conduisant aux étages supérieurs, et ce fut avec un véritable désespoir qu'elle crut constater, elle aussi, la mort de la pauvre enfant.

Il lui fallut néanmoins maîtriser sa douleur pour songer aux ennuis de toute sorte qui, fatalement, seraient le résultat de cette catastrophe imprévue et foudroyante.

À quelle cause attribuer la mort subite d'une jeune fille de vingt ans, en pleine santé ?

Il importait de savoir cela tout d'abord.

En conséquence, Mme Dubief donna l'ordre d'aller